

PAUL CLAUDEL

de l'Académie Française

PAUL CLAUDEL INTERROGE

**LE CANTIQUE
DES CANTIQUES**

nrf

GALLIMARD

NIHIL OBSTAT

Nous avons lu l'ouvrage intitulé « Le Cantique des Cantiques », donné non comme une explication théologique ou exégétique, mais comme un poème. Sous des sens accommodatives, sans doute licites, mais dont il garde la responsabilité, l'auteur y rejoint l'interprétation commune, qui lit le texte biblique en pensant à l'âme fidèle, à la Vierge, à l'Eglise. Rien par conséquent ne s'oppose à cette publication.

Fribourg, 26 décembre 1947

CHARLES JOURNET.

Cum Superiorum Permissu.

IMPRIMATUR

Friburgi Helv., 27 déc. 1947

L. WAEBER, v. g.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1948.

PRÉFACE
AU CANTIQUE DES CANTIQUES

Sur le seuil de ce livre qui, au cours des deux années que m'en a coûtées la méditation et la rédaction, a pris sous ma plume des dimensions inattendues, je tiens à faire une déclaration. Loin de prétendre pour lui à aucune autorité, que ne justifieraient en rien mes connaissances scientifiques et théologiques, je la décline avec tout ce qu'il y a en moi de sincérité et d'énergie. Il ne s'agit ici nullement d'un commentaire, il s'agit d'un poème, du regard avec un ardent intérêt attaché par un poète de la terre sur un autre poème dont on lui dit que l'auteur est le Saint-Esprit. Ou, si l'on veut, d'une entreprise d'auto-édification. Mes vues n'ont nullement le caractère d'affirmations, ou même d'opinions. Ce sont simplement des propositions de forme interrogative, des questions que je me pose à moi-même, sans attacher une valeur générale aux réponses qu'ont pu me suggérer le sentiment, l'intelligence, l'imagination, la recherche, et

surtout la prière. Je résidais dans un petit village où je n'avais aucun livre de référence à ma disposition, et c'est tout récemment que j'ai pu procéder à quelques consultations.

Mais ici, je suis obligé de donner certaines indications sur les circonstances qui m'ont plutôt obligé qu'amené à la composition de cet ouvrage.

Il ne devait faire, d'après mon plan primitif, que le IV^e livre, ou plutôt le IV^e Chant, d'un poème consacré à l'Assomption de la Sainte Vierge. Ce sont les fragments, dont quelques-uns fort développés, de ce travail, qui constituent le recueil intitulé *La Rose et le Rosaire*.

Il m'était impossible naturellement de m'occuper de l'auguste Mère de Dieu, à qui m'ont toujours attaché d'une manière étroite et continuelle tant de liens de dévotion et de reconnaissance filiale(1) sans avoir recours à tout moment à ces pages mystérieuses qui constituent *le Cantique des cantiques*. Elles forment en effet le trésor principal où la liturgie Mariale est allée puiser ses inspirations. Comme tout chrétien, je ne pouvais m'empêcher d'être sensible à l'admirable peinture des relations sacrées d'amour spirituel qui relie le Rédempteur à la plus sainte pas seulement, mais aussi à la plus exemplaire de Ses créatures. Mais parmi tous les traits épars d'une composition énigmatique, que de heurts pour le goût, pour l'intelligence et pour le sentiment d'un poète professionnel et d'un technicien de l'image! Tantôt je me trouve déconcerté par des platitudes : comme ces lèvres *qui ressemblent à un ruban rouge*, ce cou *qui ressemble à une tour*, et à une tour *d'ivoire*, par ces seins *qui ressemblent à deux faons*

(1) N'ai-je pas vécu, ces six douloureuses années, soit à l'église, soit dans ma chambre, soit dans mon cabinet de travail, dans un tête-à-tête continu avec elle? n'est-ce pas elle vers qui je levais continuellement les yeux pour l'interroger? n'est-ce pas elle au «moment» les plus angoissants d'une recherche difficile devant qui je me mettais à genoux pour la supplier de m'éclairer ?

jumeaux, ou par une insistance fatigante sur les idées de parfum et de parfumerie. Tantôt je suis arrêté par de véritables impossibilités, comme *les yeux des colombes* par exemple (la Vulgate parle même de leurs *joues* !) Tout le monde peut cependant remarquer que les yeux des pigeons, ces minuscules cocardes jaunes, n'ont rien de spécialement remarquable. (Il est vrai que le bon Ménochius précise qu'il s'agit des *colombes de Libye* (?), dont les yeux, paraît-il, sont « extrêmement perspicaces », (*perspicacassimos*). Que dire de l'amas inouï d'à peu près qui fait comparer les dents de la bien-aimée à *des brebis tondues, chacune chargée d'un double faix et dont aucune n'est stérile* ? Qu'a à voir cette fécondité ovine avec la beauté d'une dentition ? Que penser de *ce ventre pareil à un monceau de froment, enrichi de saphirs et à qui des lys servent de rempart ? de ce nombril pareil à une coupe arrondie* (et je ne cite que la traduction Segond) où *le vin parfumé ne manque pas* ? Et je n'ai rien dit de ces *seins* que dès le premier verset les Septante et la Vulgate attribuent au bien-aimé lui-même. Je ne fais que mentionner les difficultés les plus apparentes.

Loin de nous décourager, elles ne doivent faire, au jugement de Saint Denys et d'Origène, auquel j'ajouterai celui de Pascal, que nous aiguillonner dans notre entreprise et dans la réponse que nous sommes appelés à faire aux sollicitations de l'Esprit Saint. *Attire-nous ! tire-nous !* dit l'âme de bonne volonté. *Nous courrons à l'odeur de tes parfums*. Les jours et les années ne nous coûteront pas dans cette recherche de la sœur épouse qui nous a blessé le cœur d'un seul trait de ses yeux, d'un seul trait irréparable de ses yeux, d'un seul cheveu de sa tête détournée. Jusqu'à ce que nous l'ayons introduite au plus profond de notre sanctuaire intime, cette cellule sacrée où se donne, se reçoit et se maintient la vie. *Ibi me docebis*.

Dès le début d'ailleurs les Juifs n'ont cessé de reconnaître au Cantique des cantiques un sens spirituel. Il y a là un argument solide que tous les sophismes des littéralistes ne parviennent pas à affaiblir. On ne comprend vraiment pas, dans le sens de ces messieurs, comment un poème d'amour, fort sensuel, et d'ailleurs bizarre, aurait réussi à prendre place parmi des écrits que la vénération nationale n'a jamais crus étrangers à une inspiration divine. A partir du Cantique l'idée d'une assimilation de l'alliance conclue par Dieu avec son peuple et de fiançailles ou de noces humaines se propage jusqu'à la remplir à travers la Bible tout entière. Mais dès les livres antérieurs il nous serait possible d'en trouver le germe dans la conception d'un Dieu jaloux qui exige de nous non seulement l'amour, mais toutes les formes de notre amour. Qui serait cette femme, autre que l'âme humaine, autre que Marie, autre que l'Eglise, à qui le grand psaume 44 conseille d'oublier la maison de son père ? Le pacte de la Thorah est devenu un sacrement (1). L'Epouse dont le Zohar nous dépeint le visage comme de plus en plus précis sous un voile transparent (celui qu'Abimelech jadis a disposé sur le front de Sarah) passe des rouleaux sapientiaux aux monuments prophétiques. On la voit, radieuse, apparaître, au matin de la Création, dans ce chapitre des Proverbes, qui forme aujourd'hui l'Epître de notre Messe de l'Immaculée Conception.

Tous les parjures d'Israël nous sont dépeints par les prophètes sous la figure de la prostitution et de l'adultère. Rien de plus poignant par exemple que les impudiques de l'Epoux outragé au Chapitre 16 d'Ezéchiel. Le sacrement nuptial, le grand sacrement, le sacrement par excellence, il n'est point d'idée que l'Ancien Testament ait léguée avec une autorité plus imposante à cette Eglise

(1) Actuellement encore le rouleau de la Thorah est considéré comme une véritable épouse avec laquelle le Rabbïn célèbre ses noces (voir « le Chemin d'Israël » par J. et J. Tharaud).

que la Sainte Vierge a contenue tout entière dans son sein et qui devait prendre la place de la Synagogue. Le Rédempteur à travers l'Évangile et la liturgie ne cesse de se présenter à nous sous la forme d'un époux, à Cana par exemple, qui célèbre ses noces avec la nature humaine. Les Apôtres n'ont pour mission que de lui préparer — comme dit Saint Paul; dont toute la prédication n'est basée que sur ce *symbole* (et je suis tenté de donner à ce mot quelque chose comme la force d'un *symbole* de notre foi, celui de Nicée par exemple) — *une épouse chaste*. C'est elle que Saint Jean voit enfanter dans le soleil. C'est elle dont tous les premiers monuments chrétiens, le *Pasteur d'Herma*s par exemple et l'inscription d'Aberkhios, utilisent la personnification. C'est par une transition continue et naturelle que la «Sœur Epouse» du Roi Salomon, que cette «parfaite», cette «Une», en qui il ne voit aucune tache, est devenue cette radieuse Eglise catholique, issue de la Vierge sans péché, dont nous sommes les membres émerveillés. Tout cela forme un ensemble parfaitement suivi, cohérent, raisonnable et homogène. Qui touche au Cantique en essayant de lui donner un sens purement naturaliste touche aux fibres les plus sacrées de notre cœur et aux racines théologiques(2) les plus profondes de notre foi, et j'allais ajouter de notre honneur.

Au surplus, ce n'est pas de la part d'un poète qu'il faut s'attendre à de l'étonnement devant certaines «crudités» du texte proposé à notre vénération. Tout dans l'être humain sorti intact et parfait des mains de son Créateur va à l'adoration et au sens. Tout sous la

(2) Dans toute femme, quelle qu'elle soit, l'homme retrouve une image de l'âme, cette âme qu'il a reçue de sa mère, et que Dieu lui a donnée pour être à travers la vie sa servante, son guide et sa réalisatrice. La foi chrétienne à cette image vient tout naturellement ajouter celle de la Sainte Vierge et celle de l'Eglise. Qu'on se rappelle ces chants sublimes à la fin du «Purgatoire» où Béatrice fait des reproches à Dante. Qu'on se rappelle aussi les trois beaux poèmes que Coventry Patmore a consacrés au mythe d'Eros et Psyché.

plume de l'auteur sacré se dégage pur et radieux des contaminations du péché originel.

C'est au XVI^e siècle seulement, si nous faisons exception du seul Théodore de Mopsueste, dans l'épaississement général des âmes et des intelligences, que la Réforme, par la bouche d'un certain Castillon, et plus tard par celle de maints théologiens (3), eut l'audace de nier ou d'exténuer la valeur spirituelle du Cantique, à qui cependant elle ne pouvait refuser une place, si embarrassée et si embarrassante qu'elle fût, dans le Canon. Leur influence s'étendit jusqu'à l'exégèse catholique qui, à la suite de notre Bossuet, ne refuse pas de voir l'épithalame spirituel superposé à une espèce de saynète érotique que l'on essaye de raccorder tant bien que mal à ce qu'on imagine des mœurs d'une certaine époque et d'un certain pays. Tant bien que mal et plutôt mal que bien, car je n'ai jamais lu aucune de ces explications semi-naturalistes qui, considérée sous l'angle de la technique, ou simplement du sens commun, réussisse à atteindre un contour, si élémentaire qu'il soit, de vraisemblance. Que leurs auteurs en gardent le mérite, quel qu'il soit, et grand bien leur fasse !

On aura une idée des difficultés rencontrées par un explorateur de bonne volonté — et ce n'est pas à dire que les tenants du sens spirituel n'aient aussi les leurs ! — si l'on lit le petit ouvrage qu'un membre de l'Institut, nullement gêné, lui, par aucune contrainte théologique, a bien voulu consacrer aux élucubrations de l'antique poète. Il s'agit d'Ernest Renan. Bien entendu ce savant homme commence par écarter d'une main dédaigneuse la thèse allégorique, juive et chrétienne, dans laquelle

(3) Parmi lesquels se range naturellement W. R. Inge, le fameux Doyen de Saint Paul. Il assure, en parlant du « Cantique des cantiques », que ce livre a eu sur le mysticisme chrétien une influence « simplement déplorable ». Un gracieux roman — ce sont ses termes — sur un amour véritable (c'est-à-dire naturel) aurait été défiguré, ouvrant le chemin aux émotions hystériques par lesquelles « l'imagerie sexuelle » symbolise les relations entre l'âme et Dieu.

il ne voit qu'«arbitraire». On va juger tout à l'heure de la sévérité critique que ce réaliste impitoyable a substituée aux saillies de l'imagination mystique. Au fond il s'agissait pour lui, sous le couvert d'une investigation scientifique, de satisfaire aux besoins imaginatifs du romancier doucereux et sentimental qui a toujours sommeillé en lui sous les apparences trompeuses d'une vocation Gabaonite. Malheureusement il est plus facile de nier et de critiquer que de construire ou de reconstruire suivant les exigences de l'art et du bon sens. Considérons donc le petit monument que notre entrepreneur s'est mis en devoir de fabriquer à l'aide des matériaux antiques dont il s'attribuait le libre usage.

Il y a un premier pépin: c'est que, non seulement le sens dramatique, le goût des réalisations scéniques, manquaient au peuple hébreu, mais que, de plus, en vertu même des théories les plus chères au cœur de notre Gabaonite, ils ne pouvaient manquer de leur manquer. Tant pis! imaginons tout de même une petite réalisation familière, quelque chose dans le genre des charades que l'on jouait à Compiègne, — si le mot *charade* n'impliquait un sens caché, inquiétant.

Le scénario s'établirait à peu près ainsi :

Une paysanne, d'une tribu du Nord, en train de garder on ne sait trop au juste quoi, si ce sont des vignes ou des moutons, tombe aux mains des recruteurs du méchant Salomon en quête de gibier approprié pour le harem. La voici qui se réveille au milieu de ces dames. «*Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche!*» s'écrie-t-elle. Qui, il? Le roi Salomon dont les «odalisques» lui vantent, en chœur parlé, les charmes, d'une manière vraiment propre à faire venir l'eau à la bouche «*Tes caresses sont plus douces que le vin quand elles se mêlent, etc.!*» Mais non! il ne s'agit pas du roi Salomon, il s'agit de ce *tertius gaudens* qui fait le ressort principal de toute littérature dramatique bien comprise, et qu'il

n'y a pas à s'étonner de voir émerger en pleine époque pharaonique, puisque le nom gracieux de *dodi*, à lui réservé par l'ingénieux exégète, suffit à l'installer en pleine couleur locale. Alors se développe l'originale situation suivante. D'une part il y a le roi Salomon (*hammelek*) dont le rôle pour être verbeux n'en est pas moins purement contemplatif et dont les éloges bien sentis que lui décernent ces dames (renforcées à un moment donné par un chœur de « bourgeois »), n'avancent pas sensiblement les affaires. D'autre part il y a la captive qui se livre sans contrainte à des effusions littéraires dont rien n'empêche le galant couronné de se croire l'objet, mais dont le bien-aimé *dodi* est en réalité l'inspirateur. Ah ah! voyez-vous cette futée! La captivité du harem n'est d'ailleurs pas bien farouche, puisque nous voyons le *dodi*, à la manière d'un Nijinski, se jouer de tous les obstacles pour apparaître, disparaître et reparaître, et justifier, au nez du *ha-melek* bafoué, ces suggestives indications scéniques qu'on croirait empruntées à un roman d'Octave Feuillet: « Les deux amants se réunissent... » « Les deux amants se retrouvent... » « La Sulamite est tombée en pâmoison... » « Chut! s'il vous plaît, Mesdames, ne la réveillez pas! » chuchote le farfadet qui se retire, un doigt sur les lèvres, au milieu des poulailles émerveillées.

L'intéressante enamourée qui, dans l'intervalle(4), a donné au public quelques échantillons de ses talents chorégraphiques (mais on sait, pour l'avoir lu dans *la Vie de Jésus*, que « chez les Syriens les danses de caractère ne messéyaient pas aux personnes de qualité »),

(4) On l'entend aussi fredonner quelques couplets, par exemple :

« Je suis le lys de Saron,
Le narcissé des vallées !... »

ou encore :

« Prenez-nous les petits, les petits renardeaux,
Qui ravagent les vignes :
Car notre vigne est en fleur ! »

Tra la la !

ne se contente pas d'ailleurs de ces visites intermittentes. Elle se livre par les places et par les rues de la cité à des investigations personnelles où elle récolte des horions. Il n'y a plus qu'à réintégrer en toute hâte un asile complaisant. Complaisant? pas si complaisant que cela! le voici tout à coup qui est devenu farouche et rébarbatif, et le *dodi*, qui a pris des résolutions énergiques, ne trouve pour le qualifier qu'une comparaison avec la tanière des lions et des léopards, et autres repaires Libanais. Mais l'amour triomphe de tous les obstacles. Nous voyons donc à la dernière scène le gigolo qui émerge, tenant entre ses bras la jeune personne « en pâmoison ». Il s'agissait, n'est-ce pas? de la ramener à tout prix sous le pommier natal. En France tous les enfants ont eu longtemps l'habitude de naître sous des choux. Il paraît que dans la tribu d'Issachar ils naissaient sous des pommiers! (5)

...Mais je me trompe! Il y a encore une scène. On voit les frères de l'héroïne que se proposent de faire argent du bien de famille récupéré. (C'est sans doute ce qu'ils essayent de suggérer poétiquement par l'expression *propugnacula argentea*). La petite paraît d'ailleurs se résigner à son sort, puisque son dernier mot est pour conseiller à son amant de prendre les jambes de la chèvre et du faon, autrement dit de détalier.

Ce qui, il faut l'avouer, fait à toute l'aventure un dénouement assez flasque.

On rougit d'avoir à recenser de pareilles idioties. Et pourtant Ernest Renan était loin d'être un imbécile, et il faut lui savoir gré de nous avoir épargné les ignominies où se délectent non seulement un Voltaire, mais encore un bon nombre d'exégètes échauffés. Il trouve même pour louer l'interprétation traditionnelle

(5) Là-dessus descend des cintres, suspendu à une ficelle, un « Sage » qui tire de tous ces curieux événements cette conclusion prudhommesque: « Quand un homme veut acheter l'amour au prix de ses richesses, il ne recueille que la confusion. »

des expressions justes et délicates. Quelle tristesse de voir ce qu'un parti pris aveugle a pu faire dans la pensée d'un homme sensible et fin d'un des grands chefs-d'œuvre de la Révélation !

Il est bien évident que si nous tenons absolument à rester dans les basses régions de la littéralité (6), le personnage du roi Salomon est bien difficilement conciliable avec ce « bien-aimé » élusif qui invite son amante au paradis de la campagne rayonnante et illuminée, et qui ne se montre que pour se faire douloureusement rechercher. Mais au contraire rien n'est moins étranger aux enseignements les plus élémentaires de la mystique, qui constamment nous montre les rapports de Dieu avec l'âme sous un double aspect. Le voici tantôt qui l'invite à la vie intérieure : et alors c'est ce réduit étroit, cette cellule de la génitrice « dont la poutre est de cèdre et les lambris de cyprès », où l'âme se fait instruire, et où des lèvres de l'un à celles de l'autre s'échange une coupe de vin épicé. Et tantôt c'est la vie active où l'âme, où l'Eglise, est invitée, comme aux jours de l'Eden à opérer la terre et à lui faire produire la grappe de raisin et la pomme de grenade. Double image d'une société fraternelle, les grains, extérieurs, du premier qui s'arrangent pour jouir ensemble du soleil et pour en composer de la douceur et de la force : et les grains, intérieurs, de la seconde, « ce qui se cache au dedans », nous dit le texte, cette agglomération de cœurs où, sous une enveloppe rude, mûrit dans l'acidité, celle de la souffrance, cette pourpre, cette écarlate, qui est l'amour, le feu, l'esprit, la gloire !

Tous les ricanements, toutes les basses sollicitations de la médiocrité, n'empêcheront pas l'âme de tressaillir

(6) Mais au contraire nous sommes invités à gravir le Liban et les plus hautes cimes de Sanir et d'Hermon « pour y être couronnés », pour recevoir sur nos fronts la couronne autour de nous d'un immense horizon.

jusque dans ses profondeurs à cet appel qu'elle sait qui lui est personnellement adressé: *Veni, columba mea, amica mea, speciosa mea, formosa mea, immaculata mea!* Celui que notre cœur aime, ah! longtemps, trop longtemps, nous l'avons recherché et pourchassé à travers les rues et les places de la cité, rudoyés souvent par ceux qui en avaient la garde. Mais c'est lui maintenant qui se préoccupe de nous. « Ouvre ! » dit-il. Il y a un certain verrou à notre porte qui ne s'ouvre que sous des doigts qui distillent la myrrhe (et je pense par exemple à tous ces mourants, à tous ces malades, à tous ces humiliés, et à tous ces offensés !). Une main, une main opérante, s'est introduite par l'ouverture et nos entrailles ont frémi à son contact. Et alors voici la confrontation de l'Eglise et de son Auteur, voici l'Eglise dans sa beauté et sa majesté qui se dresse et s'édifie à la ressemblance de Celui qu'elle aime. « Viens ! » dit-Il « mon amour, ma colombe ! nous sortirons dans la campagne, nous ferons séjour dans les lieux habités ! ne crains point ! tu es un mur inébranlable, rien ne trouble le miroir d'argent que je t'ai donné pour examiner de tout près et pour voir au loin, rien de souillé n'entre par tes portes incorruptibles ! » Et l'Eglise, répondante, s'écrie « Ma vigne est en ma présence ! Une plénitude est à toi que je ne puis désigner que par sa valeur, une valeur qui indéfiniment dans le ciel s'identifie au chiffre Mille, tandis que par des centaines s'exprime celle que dès cette vie je partage mystérieusement avec toi. Ce n'est plus moi maintenant qui ai à te rechercher, c'est toi qui m'attires, qui me tires, *in vinculis Adam*, avec ce lien du parfum que par les poumons j'absorbe jusqu'au plus profond de mon cœur et aux fibres les plus déliées de mon cerveau ! Mais pour le moment va-t-en ! va-t-en plus loin ! donne-moi l'immense joie de faire encore un peu quelque chose pour toi ! donne-moi un peu de temps, un peu de champ, que j'aie l'immense

joie de faire un peu pour toi quelque chose ! Il n'y a pas d'être humain si farouche, si sauvage, si méfiant, si rétif, en qui je ne sois capable de découvrir ton image. Tu es cette chèvre ! et tu es aussi ce pauvre petit animal innocent qui demande à vivre ! C'est toi seul, tu le sais, que je poursuis à travers le profond relief de ton enivrante Sagesse ! »

Milan, Semaine Sainte 1947.

CHAPITRE PREMIER

ŒUVRES DE PAUL CLAUDEL

THÉÂTRE

L'Otage Le Père humilié	L'Annonce faite à Marie	Le Pain dur Le Soulier de Satin
Le Livre de Christophe Colomb	La Jeune Fille Violaine	
Jeanne d'Arc au Bûcher		L'Homme et son Désir
Deux Farces lyriques		La Sagesse ou la Parole du Festin
L'Histoire de Tobie et de Sara		Les Choéphores, <i>suité de</i> Les Euménides d'Eschyle
L'Ours et la Lune		
	Le Soulier de Satin, <i>édition abrégée pour la scène</i>	
	L'Annonce faite à Marie, <i>édition définitive pour la scène</i>	
	Partage de Midi, <i>nouvelle version pour la scène</i>	

POÉSIE

Corona Benignitatis Anni Dei		
Cinq grandes Odes		Feuilles de Saints
La Messe là-bas		La Cantate à trois Voix
La Légende de Prakriti		Cent Phrases pour Éventails
Poèmes et Paroles durant la Guerre de Trente Ans		
Dodoïtzu, <i>illustré de 32 compositions à l'aquarelle par Rihakou Harada</i>		
Saint François, <i>illustré de 12 lithographies par José-María Sert</i>		

ESSAIS, LITTÉRATURE

Positions et Propositions, I et II		
L'Oiseau Noir dans le Soleil Levant		Un Poète regarde la Croix L'Épée et le Miroir
Introduction à la Peinture hollandaise		
Conversations dans le Loir-et-Cher		Contacts et Circonstances
Figures et Paraboles		Accompagnements
Les Aventures de Sophie		Emmaüs
Discours et Remerciements		Une Voix sur Israël
Seigneur, apprenez-nous à prier		L'Évangile d'Isaïe
L'Œil écoute		Paul Claudel interroge l'Apocalypse
Mémoires improvisés, <i>recueillis par Jean Amrouche</i>		Introduction au Livre de Ruth
Paul Claudel interroge le Cantique des Cantiques		

CORRESPONDANCE

Correspondance avec André Gide, 1890-1926
Correspondance avec André Suarès, 1904-1938
Ces deux volumes avec préface et notes par Robert Mallet
Correspondance avec Francis Jammes et Gabriel Frizeau, 1897-1938
avec des lettres de Jacques Rivière (Préface et notes par André Blanchet)

MORCEAUX CHOISIS

Morceaux choisis		La Perle noire
Pages de Prose		
<i>recueillies et présentées par A. Blanchet</i>		<i>textes recueillis et présentés par A. Blanchet</i>

COLLECTION CATHOLIQUE

Écoute, ma Fille		Toi, qui es-tu ?
Ainsi donc encore une fois		Le Symbolisme de la Salette

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Théâtre, 2 volumes

ŒUVRES COMPLÈTES

six volumes parus

ÉDITION ILLUSTRÉE

L'Annonce faite à Marie, avec 45 gravures au burin par Pierre-Yves Trémols

850 fr. B. C. + T. L.